

Les Dents de la mer

Analyse de Julien Marsa

(réalisateur, enseignant, rédacteur, formateur et intervenant en éducation à l'image)

Lors de sa sortie en 1975, *Les Dents de la mer* va connaître un succès retentissant, qui lancera une nouvelle ère de la production cinématographique, avec l'avènement d'un nouveau genre : le blockbuster. Ce terme qui, en anglais, veut littéralement dire « qui fait exploser le quartier », était à l'origine un terme du jargon théâtral américain qui qualifiait une pièce remportant un succès important. Un blockbuster serait donc une pièce qui mènerait tous les autres théâtres du voisinage à la banqueroute. Plutôt que de mener à la banqueroute, le blockbuster va au contraire relancer l'industrie cinématographique hollywoodienne qui, après une perte progressive de souffle depuis les années 1950, allait enfin retrouver des couleurs.

Mais plus qu'un blockbuster, *Les Dents de la mer* est à ranger dans la catégorie thriller (film d'angoisse), tout en travaillant sur une proximité et une parenté parfois souterraine avec le film d'horreur. Et notamment avec le slasher, sous-genre du cinéma d'horreur, qui met en scène les meurtres d'un tueur éliminant méthodiquement un groupe de jeunes individus, souvent à l'arme blanche (ce qui n'est évidemment pas sans évoquer les dents du requin). Parmi les slashers les plus célèbres, on retrouve la série des *Vendredi 13*, initiée en 1980, ainsi que le fameux *Halloween : La Nuit des masques* (1978) de John Carpenter, avec lequel le film de Spielberg partage une particularité stylistique. En effet, pour la première séquence d'*Halloween*, tout est vu en caméra subjective (à travers les yeux du tueur), procédé dont Spielberg se servira également pour évoquer l'arrivée sournoise du requin, et qui participera grandement à faire monter l'angoisse chez les spectateurs.

En 1996, Wes Craven dépoussière le genre du slasher avec la série des *Scream*, en reprenant les ingrédients habituels pour mieux les détourner et s'en moquer. Comme l'énonce Randy Meeks, un des personnages de la trilogie *Scream*, il existe des règles du slasher, et notamment celle-ci : « Dans un film d'horreur, tout ce qui est en rapport avec le sexe est potentiellement meurtrier », mais aussi, « Interdit de boire de l'alcool ou de se droguer ». De ce point de vue, la première séquence des *Dents de la mer*, qui présente une scène de séduction entre un jeune homme enivré et une jeune femme dans une fête sur la plage, revêt un caractère archétypal, puisque la mort sera effectivement bien au bout du chemin. On peut également voir dans la séquence où le requin attaque le bateau, enfonçant les parois de la coque, une sorte d'hommage à un autre film d'horreur très célèbre (*La Nuit des morts-vivants* de Georges Romero, en 1968), où les zombies tentent de s'introduire dans une maison en enfonçant les portes et les volets.

Le traitement de la peur et du suspense sont donc très importants dans la façon dont ils vont démultiplier l'impact du film sur le spectateur. Ils reposent sur des principes simples mais efficaces, dont le premier est la suggestion. Spielberg retarde au maximum l'apparition du requin (qu'il ne dévoilera brièvement qu'au bout d'une heure de film), afin de privilégier un rapport imaginaire avec le monstre. L'adage est aujourd'hui connu, mais l'on a plus peur de ce que l'on imagine que de ce que l'on voit. C'est la célèbre musique composée par John Williams, avec son rythme allant crescendo, qui servira de déclencheur de ce stimulus de la peur chez le spectateur.

Ce principe de suggestion est prolongé par une dialectique du visible/invisible, matérialisé par la ligne de flottaison séparant terre et mer, mais aussi mer et air. La séquence de l'attaque de l'enfant sur la plage en est un exemple particulièrement parlant. Toute la scène travaille à montrer que la

vision de Brody, le policier d'Amity Island, est sans cesse obstruée, annonçant ainsi son incapacité à éviter que l'enfant ne soit dévoré par le requin. Des personnages passent à l'avant du plan ou viennent s'adresser au policier, empêchant Brody de surveiller ce qui se passe dans l'eau, tout comme ils gênent le spectateur dans sa compréhension de la géographie de la scène. La multiplication des enfants dans l'eau rend aussi la menace plus indiscernable, car elle peut potentiellement venir de partout. C'est là que Spielberg déploie un nouveau moyen de faire monter l'angoisse, en orchestrant toute une série de fausses alertes, qui confortent le spectateur dans l'idée qu'il va finir par advenir quelque chose de grave. L'insistance sur les cris des enfants qui jouent dans l'eau, ainsi que l'accélération ponctuelle du montage, multipliant les plans courts, représentent des facteurs d'amplification de la peur.

Cette séquence sera qualifiée par Patricia Hitchcock (fille d'Alfred) comme le plus bel hommage qu'on ait pu faire au maître du suspense. Il est vrai que *Les Dents de la mer*, sur plusieurs points, renvoie aux *Oiseaux* (1963) d'Alfred Hitchcock, qui présente par exemple une séquence d'attaque d'une école pleine d'enfants. On y retrouve le même travail de montée crescendo de la tension, avec une insistance sur l'attente, la durée des plans et l'arrivée progressive des oiseaux. Comme chez Spielberg et son utilisation du plan subjectif s'approchant sous l'eau des futures victimes, le cadre se resserre sur les personnages exposés à l'attaque des volatiles. Sauf qu'ici, le danger potentiel ne vient pas de l'invisibilité d'un requin silencieux dévorant avec calme et précision, mais de la foule des oiseaux, du vacarme qu'ils créent, et de leur fureur.

Cette peur des foules, Spielberg la reprend à son compte, en la transférant vers une critique sarcastique du tourisme de masse, qui représente la norme dans ce qu'elle a de plus effrayant : la société de consommation et l'abondance de touristes comme un troupeau suivant bêtement le mouvement (ce que l'on retrouve dans la séquence de l'attaque avec le faux aileron). La société de consommation touristique fait peur car elle est capable de tout récupérer : les photos du requin (malheureusement pas le bon) tué par les pêcheurs, les reproductions de mâchoires en vente sur le port, ou encore ce jeu vidéo d'arcade où il faut tirer avec un pistolet sur le requin. Elle normalise tout, même les aspects les plus dangereux, pour les gommer, les intégrer à son propre système et en faire des arguments de vente. Elle n'est pourtant qu'un leurre car le danger est bien présent à l'esprit de tous, ce que la ruse du faux aileron vient révéler avec malice.

Face à ces masses, il faut des singularités – comprendre : des personnages qui ne se laissent pas emporter et viennent faire opposition à ces mouvements de foule – comme Brody, le bougon Quint et l'atypique scientifique Hooper, et se lever dans la solitude de leur bateau contre la menace qui leur fait face. Et surtout rester le plus possible sur le plancher, qu'il soit des vaches ou du bateau, car la mer est un milieu que l'homme a définitivement quitté depuis des milliers d'années d'évolution, et il ne s'y trouve à son (éphémère) avantage qu'une fois protégé par une cage. En ce sens, *Les Dents de la mer* pourrait très bien être aussi un film d'horreur situé dans l'espace, avec la cage comme vaisseau spatial, et le scaphandre comme combinaison. Mais attention, quatre ans plus tard, en 1979, l'accroche de l'affiche d'*Alien, le huitième passager* de Ridley Scott se dresserait pour lancer un nouvel avertissement : « Dans l'espace, personne ne vous entendra crier ». Dans l'eau non plus.